



**HAL**  
open science

# Dimension pragmatique de la métaphore: discours politique, référence et monde

Gabriela Patiño-Lakatos

► **To cite this version:**

Gabriela Patiño-Lakatos. Dimension pragmatique de la métaphore: discours politique, référence et monde . Aubry, Laurence; Turpin, Béatrice. Victor Klemperer. Repenser le langage totalitaire, CNRS Editions, 2012, 978-2-271-07312-9. halshs-01330259

**HAL Id: halshs-01330259**

**<https://shs.hal.science/halshs-01330259>**

Submitted on 15 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **L'analyse du langage dans *LTI* de Victor Klemperer.**

## **Dimension pragmatique de la métaphore : discours politique, référence et monde**

*Gabriela Patiño-Lakatos*

La pensée occidentale sur la métaphore a été marquée par une certaine conception du langage et des rapports que celui-ci entretient avec le monde ; dans cette conception, le langage a été considéré comme un instrument qui doit s'accorder à une réalité préalable qu'il ne ferait que désigner. Mais cette conception a impliqué aussi une problématisation du langage dans sa capacité à désigner, à s'ajuster au monde. Un postulat semble avoir eu une position dominante face à cette problématique : il existerait un langage hypothétique qui serait (ou aurait été à l'origine) propre à désigner le plus fidèlement possible la réalité ; les philosophes soutenant ce postulat ont construit le cadre d'un discours rationnel qui vise le vrai et prétend se démarquer des formes figurées du langage poétique et rhétorique. Le Socrate de Platon affirme : « Tu sais que le discours exprime tout, roule et met sans cesse tout en circulation. Et il est de deux sortes : vrai et faux<sup>1</sup>. » Aristote remarquera ensuite dans la *Rhétorique* la « faculté ambiguë de la parole » qui, tout étant propre à l'homme, sert pour le meilleur comme pour le pire : « autant le juste usage en peut être utile, autant l'injuste en peut être dommageable<sup>2</sup>. »

De même, la métaphore, qui relève tout particulièrement de la faculté de la parole, a détenu un double rôle qui n'a pas cessé de poser problème tout au long de l'histoire occidentale : depuis Aristote, elle se situe entre rhétorique et poétique. D'un côté, dans la *Poétique*, la métaphore est un des procédés de la *lexis* propres à la création poétique et ayant pour but la *catharsis* ; dans ce domaine, elle soulève le problème des rapports complexes entre *mimêsis* et réalité. D'un autre côté, dans la *Rhétorique*, elle se rattache à la technique de l'éloquence et de la preuve visant la persuasion ; dans ce domaine, il s'agit d'un procédé qui contribue à la maîtrise de la parole publique. La rhétorique étant, depuis ses origines grecques, la technique qui vise le triomphe du locuteur sur l'auditeur.

---

<sup>1</sup>Platon, *Cratyle*, Paris, Les belles lettres, 1989, 408 c.

<sup>2</sup> Aristote, *Rhétorique*, Paris, Gallimard, 1998, 1355 b.

La métaphore se trouve ainsi affectée dans sa valeur et sa fonction par les tensions qui existent entre rhétorique et philosophie, notamment à partir de la philosophie platonicienne : par ce rapport, elle est liée à la technique de la preuve, mais par l'usage de la rhétorique sur la place publique, elle vise l'assujettissement verbal de l'auditeur ; et par la réduction postérieure de la rhétorique à l'élocution et du style au pur ornement, la métaphore est associée à l'obscurcissement de la raison. La rhétorique, entendue comme technique du discours rationnel, peut toujours dégénérer, comme l'indique Aristote, en une manipulation des *passions* de l'âme. C'est ainsi que la métaphore a suscité tant de l'admiration pour ses qualités littéraires, que de la méfiance dans le champ philosophique en étant un élément qui porte atteinte à la clarté du discours rationnel. Aristote, ayant indiqué que la métaphore est propre à l'enseignement, remarquait dans la *Rhétorique* l'usage sophistique auquel se prête souvent la métaphore : « Et aujourd'hui, les pirates se donnent le nom de pourvoyeurs. C'est pourquoi il est permis de dire que celui qui a commis un délit est coupable d'une erreur, que celui qui est coupable d'une erreur a commis un délit, et de celui qui a dérobé, qu'il a pris et qu'il s'est procuré<sup>3</sup>. »

Ce qui est au centre du caractère problématique de la métaphore présenté ci-dessus est donc le problème de la désignation ou de la référence. Je propose d'explorer ce que Paul Ricoeur nomme la « fonction référentielle » de la métaphore : la métaphore n'agit pas seulement sur la signification à travers l'agencement de son énoncé, mais elle comporte aussi un glissement de référence dans le discours ; par conséquent, dit P. Ricoeur, la métaphore aurait non seulement une fonction sémantique, mais également une fonction référentielle. Ce problème fait exploser le cadre d'analyse purement sémantique de la métaphore, pour penser comment la métaphore a quelque chose à voir avec notre *être dans le monde*. J'essayerai de montrer que l'étude de la problématique de la référence dans la métaphore trouve un objet d'analyse fécond dans le champ du discours politique. Dans ce domaine, on trouve des métaphores qui forgent en même temps un sujet et un monde — car le sujet et le monde, deux déclinaisons de l'être, se constituent réciproquement. Le discours politique peut ainsi nous aider à comprendre les rapports que la métaphore entretient avec la subjectivité, mais aussi avec ce qu'on appelle couramment la réalité.

---

<sup>3</sup> Aristote, *Rhétorique*, op. cit., 1405 a.

Dans le dernier chapitre des *Métaphores dans la vie quotidienne*, G. Lakoff et M. Johnson montrent que les idéologies politiques et économiques ont des « cadres » métaphoriques qui, comme toutes les métaphores, peuvent cacher certains aspects de la réalité<sup>4</sup>. En fait, dans ses analyses des discours politiques, G. Lakoff propose le terme d'« encadrement » [*framing*] pour désigner l'opération par laquelle on insère une situation donnée, un fait, dans une structure conventionnelle qui comporte des représentations collectives, un langage et une structure narrative particuliers.

Le langage est un moyen d'*action* sur le monde et sur les hommes (sur soi comme sur l'autre). Des auteurs comme Stephen C. Pepper ont indiqué la place éminemment centrale qu'occupent les métaphores fondamentales [*root-metaphors*] dans la fabrication des visions du monde. Hans Blumenberg, dans sa *métaphorologie*, décèle les métaphores qui sont constitutives des cultures et des systèmes de pensée. P. Ricoeur a aussi reconnu le rôle central de la métaphore dans les systèmes de pensée, et il insiste sur le fait que, plutôt qu'inventer, la métaphore *révèle* le réel. D'ailleurs, la rhétorique est pour Chaïm Perelman une technique qui « vise à *faire admettre* certaines analogies et métaphores comme élément central d'une vision du monde<sup>5</sup>. » Au-delà de cette fonction que nous pourrions qualifier d'*épistémique* de la métaphore (comment l'homme se représente un monde), nous nous employons à montrer que la métaphore a une fonction *ontologique* : elle n'apporte pas seulement une représentation du monde vécu, mais elle fabrique un monde. La métaphore, comme d'autres phénomènes de langage, possède donc ce pouvoir constituant. Mais si la métaphore a un tel pouvoir c'est parce qu'elle est forgée dans le cadre d'une technique de discours, et il ne faut pas perdre de vue ce contexte rhétorique dans lequel la métaphore peut avoir un effet fulgurant. Ch. Perelman dit, à ce sujet, que les métaphores « proposent une restructuration du réel » et ceci à l'intérieur des « techniques rhétoriques tendant à faire prévaloir telle métaphore sur telle autre<sup>6</sup>. »

Bien qu'Aristote introduise la métaphore dans le troisième livre de la *Rhétorique*, celui qui est consacré au style et à la composition du discours, la métaphore, en tant que *figure de style*, se rapporte à l'enthymème dans l'argumentation : la métaphore est cet élément du style, cette forme qui peut présenter un enthymème, de telle façon qu'il apporte rapidement une

---

<sup>4</sup> G. Lakoff, M. Johnson, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1985.

<sup>5</sup> Ch. Perelman, *L'empire rhétorique, Rhétorique et argumentation*, Paris, Vrin, 1977, p. 138. Je souligne.

<sup>6</sup> Ibid., p. 24.

connaissance nouvelle, à l'instar de *la lumière qui se répand dans l'esprit*. La métaphore produit l'impression d'une connaissance immédiate ; plus important encore, les métaphores peuvent facilement produire un *sentiment de conviction profonde*. Et les plus réputées sont les métaphores par analogie.

Cependant les métaphores n'ont pas seulement une fonction dite *cognitive* de définition de l'objet, mais aussi une fonction dite *conative* suscitant une façon d'être par rapport à l'objet. La métaphore suscite aussi un état d'âme, des passions par rapport à l'objet qui disposent à l'action. C'est ainsi que les métaphores participent à l'élévation ou à la dévalorisation de l'objet, à l'amplification ou à la dépréciation de l'action, à l'éloge ou au blâme de l'objet du discours. Le deuxième livre de la *Rhétorique* d'Aristote est consacré aux *lieux* des passions et des caractères que le philosophe considère comme étant les objets de deux types de preuve. La crainte et la pitié sont des passions que l'orateur *peut* chercher à éveiller chez l'auditeur ; il s'agit de deux passions qu'Aristote définit parmi d'autres passions telles que la colère, le calme, l'amitié, la honte, l'obligeance, l'indignation, l'envie et l'émulation. Nous devons, alors, nuancer l'opposition traditionnelle entre dénotation et connotation, entre émotion et cognition : « Un état d'âme c'est une manière de se trouver au milieu de la réalité » dit P. Ricoeur<sup>7</sup>.

Les passions constituent un élément essentiel dans la scène du discours politique. Sur les affaires de la cité, les hommes sont loin de mener des débats distancés et tempérés. Les idées et les valeurs en politique associent des émotions très vives, car ce discours porte sur des sujets qui concernent la vie des auditeurs et qui encadrent des actions concrètes. Ch. Perelman affirme que « l'argumentation n'a pas uniquement pour but l'adhésion purement intellectuelle. Elle vise, bien souvent, à inciter à l'action ou, du moins, à créer une disposition à l'action<sup>8</sup>. » D'autant plus qu'en politique le discours n'est pas uniquement de type délibératif ou judiciaire, mais aussi de type épideictique ; or c'est le genre le plus propre à l'exaltation des passions et à l'incitation à l'action. Ch. Perelman affirme à ce propos que « le genre épideictique est central, car son rôle est d'intensifier l'adhésion à des valeurs, sans lesquelles les discours visant l'action ne pourraient trouver de levier pour émouvoir et mouvoir les auditeurs<sup>9</sup>. »

---

<sup>7</sup> P. Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p. 289.

<sup>8</sup> Ch. Perelman, *L'empire rhétorique, Rhétorique et argumentation*, op cit., p. 30.

<sup>9</sup> Ibid., p. 38.

Les métaphores sont un moyen bien connu pour susciter des passions telles que la haine, la colère, la pitié ou l'indignation. Nous prendrons comme corpus d'analyse le discours national-socialiste, plus précisément des fragments de *Mein Kampf* d'Adolf Hitler et des réflexions documentées dans *LTI* de V. Klemperer, afin d'identifier un système fondamental de métaphores qui ont constitué une *ontologie* particulière et qui ont défini des lignes d'action qui ont marqué le cours de notre histoire au XXe siècle.

Dans *LTI*, V. Klemperer analyse l'origine et la construction d'une nouvelle modalité de discours politique. Il rend compte du fait que beaucoup d'expressions n'ont pas été inventées par le nazisme ; celui-ci n'a pas été vraiment innovateur sur ce point, mais il en a modifié la valeur. D'autre part, l'auteur analyse les effets de cette espèce de *novlangue* sur le sujet qui la parle. Il affirme à cet égard, tout en jouant lui aussi avec l'analogie, que « les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir<sup>10</sup>. » La langue, « on ne la parle pas impunément » affirme-t-il. En fait, comme Jacques Dewitte le remarque dans *Le pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit*, la réflexion de V. Klemperer est hantée aussi par une métaphore, celle de l'infection de la langue et de la contamination concomitante du psychisme des Allemands par cette langue.

Au-delà des métaphores prises individuellement, c'est l'analyse des métaphores faisant système qui apporte une véritable valeur heuristique à cette étude du discours politique, car c'est un ensemble d'expressions linguistiques, par leurs relations, qui restitue l'esprit d'une époque, « le monde signifiant auquel ouvre ce langage » suivant l'expression utilisée par J. Dewitte<sup>11</sup>. Je propose de nous arrêter à trois groupes de métaphores fondamentales qui font système et d'où jaillit une forme particulière d'État et une classification des êtres.

## **LES METAPHORES DU CORPS POLITIQUE : CONCEPTION ORGANIQUE DU PEUPLE ET DE L'ÉTAT**

---

<sup>10</sup> V. Klemperer (1947), *LTI, la langue du troisième Reich*, Paris, Albin Michel, Pocket, 2003, p. 40.

<sup>11</sup> J. Dewitte, *Le pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Éditions Michalon, 2007.

On pourrait condenser dans deux métaphores une certaine conception organique de l'État-nation : *l'État est une personne* et *l'État est un corps (celui de la personne)* ; ces métaphores semblent parfois s'articuler, parfois se substituer au système traditionnel tributaire du droit romain, associé à la métaphore *l'État est la famille*, et dans lequel le souverain est le *Pater* par excellence des citoyens libres. Ainsi, on lit alternativement dans *Mein Kampf* deux métaphores fondamentales du projet politique national-socialiste : « Le peuple allemand n'aura aucun droit à une activité politique coloniale tant qu'il n'aura pu réunir *ses propres fils* en un même État [...] » ; et plus loin : « Au nord et au sud, le poison étranger dévorait *le corps de notre peuple* et Vienne même devenait une ville toujours moins allemande<sup>12</sup>. » Dans un chapitre intitulé « La personnalité et la conception raciste de l'État », A. Hitler affirme que le parti national-socialiste « doit orienter son *organisation* intérieure vers l'action pratique, pour pouvoir non seulement donner un jour à l'État des directives, mais pour pouvoir lui fournir le *corps* constitué de son propre État<sup>13</sup>. » Certes, cette conception organique du Peuple et de l'État n'était pas tout à fait nouvelle dans l'histoire de la constitution des États, puis des États-nations — le terme *corps* venant du latin *corpus*, qui désignait en même temps la « réunion de personnes, soumises aux mêmes règles » et la « personne, l'individu<sup>14</sup> » ; mais le régime national-socialiste lui a donné une forme toute particulière et une portée inédite. On trouve dans ces citations des expressions qui situent l'émergence de ce discours dans le contexte du passage des empires dynastiques du XIXe siècle aux États-nations du XXe siècle ; c'est pourquoi les principes nouveaux de la nation s'articulent à certains principes anciens de la dynastie. Coexistent des expressions qui parfois opposent, parfois prolongent la hiérarchie, l'Antiquité imaginée, l'idéologie de classe et le colonialisme dynastiques, par la fraternité profonde et horizontale, la tendance à l'homogénéité et la communauté de langue qui caractérisent la nation moderne. Dans *Imagined Communities*, Benedict Anderson remarque que cette assimilation traditionnelle de l'État à la famille en tant que structure de pouvoir a été exploitée par les nationalismes modernes afin d'imaginer des liens naturels qui rattacheraient l'individu à la nation, pour exiger de lui un amour désintéressé, une forme d'« amour politique ».

---

<sup>12</sup> A. Hitler (1925), *Mon combat*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1934, traduction par J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettes, p. 17, 26. Je souligne.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 449. Je souligne.

<sup>14</sup> O. Bloch et W. von Wartburg (1932), *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 2002, p. 159.

Ces expressions mettent en scène la nation, de telle façon qu'elle apparaisse comme une nouvelle forme de « communauté politique imaginée<sup>15</sup>. » L'expression métaphorique *le corps du peuple* fait d'un groupe social hétérogène une unité nationale naturelle et indivisible. Est inhérente à cette expression une conception organique du Peuple et de l'État, ce dernier étant la structure qui administre les êtres qui constituent cette entité naturelle que serait le Peuple. V. Klemperer a aussi souligné la préférence d'A. Hitler pour les termes d'*organisation*, d'*organiser* et, nous ajouterons, d'*organisme vivant* à propos de l'État. Liées à ces métaphores centrales du corps et de l'organisme allemand, on trouvera d'autres métaphores définissant les qualités de ce nouveau peuple : on parlera, par exemple, de la « germanité radieuse<sup>16</sup> ». L'adjectif *rayonnant*, ou l'épithète *radieux* [*sonnig*] seront omniprésents, selon V. Klemperer, dans les nécrologies des soldats morts au front : « tout à la fin encore, un colonel de réserve annonce la mort de son “rayonnant garçon” [*strahlenden Jungen*] » ; l'épithète *radieux* « désigne une qualité communément germanique<sup>17</sup> ».

Dans *Mein Kampf*, on trouve une élaboration de cette métaphore par le moyen de divers mots liés sémantiquement au terme *radieux* :

L'Aryen est le Prométhée de l'humanité ; l'étincelle divine du génie a de tout temps jailli de son *front lumineux* ; il a toujours *allumé* à nouveau ce *feu* qui, sous la forme de la connaissance, *éclairait la nuit recouvrant les mystères obstinément muets* et montrait ainsi à l'homme le chemin qu'il devait gravir pour devenir le maître des autres êtres vivant sur cette terre. Si on le faisait disparaître, une profonde *obscurité* descendrait sur la terre ; en quelques siècles, la civilisation humaine s'évanouirait et le monde deviendrait un désert<sup>18</sup>.

Le Peuple allemand incarnerait ce *bios*, cette vie qualifiée, digne d'être vécue — en reprenant la distinction grecque entre *bios* et *zoé* réinterprétée par Giorgio Agamben<sup>19</sup>. C'est ainsi que le national-socialisme a fait du Peuple allemand son grand sujet, une pure abstraction politique. Or le statut même de l'individu aryen allemand est ambigu : il s'agit d'une figure suprême

---

<sup>15</sup> B. Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1999, p. 6. L'auteur affirme que toute communauté, ancienne ou nouvelle, est imaginée, mais qu'elles se distinguent par la façon dont elles sont imaginées. La nation est un type de communauté qui s'imaginent foncièrement limitée, souveraine et fondée sur des liens de fraternité.

<sup>16</sup> V. Klemperer, op. cit., p. 196.

<sup>17</sup> Ibid., p. 166.

<sup>18</sup> A. Hitler, op. cit., p. 289, 291. Je souligne.

<sup>19</sup> G. Agamben, *Homo sacer : le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1977.

exposée à la mort, surélevée et mécanisée en même temps ; le Peuple étant conçu dans sa double condition de *corps* — corps symbolique reconstitué dans l'ordre politique et corps du vivant qui demeure extrapolitique —, le statut juridico-politique de l'individu en tant que citoyen peut toujours basculer. L'individu doit se sacrifier au grand sujet, à la réalisation de cette idéalité. La guerre a montré douloureusement jusqu'à quel point le Peuple allemand dans sa première acception était voué à survivre au peuple dans sa seconde acception. V. Klemperer conclut à ce sujet que « le national-socialisme n'a pas voulu dépersonnaliser ni réifier les Germains auxquels il reconnaissait la qualité d'êtres humains. Seulement un *Führer* [guide] a besoin de *Geführten* [ceux qui se laissent guider] sur l'obéissance inconditionnelle desquels il peut se reposer » V. Klemperer identifie des expressions métaphoriques modernes qui soutiennent cette sujétion docile du Peuple au pouvoir souverain : « “Aveuglement” est l'un des maîtres mots de la LTI, il désigne la disposition d'esprit idéale d'un nazi envers son Führer et son chef *ad hoc* [*Unterführer*], il n'est pas employé moins souvent que “fanatique”<sup>20</sup> » ; et plus loin : « Le pas véritablement décisif vers la mécanisation de la vie par le langage n'est franchi que lorsque la *métaphore technique* vise directement la personne ou, comme le dit une expression qui sévit depuis le début du siècle : lorsqu'elle est “réglée” sur elle<sup>21</sup>. » Et ainsi il évoque un vocabulaire dans lequel on remarque des métaphores qui ont pour but la mécanisation de la personne aryenne : « mettre au pas » [*gleichschalten*, synchroniser, en référence à la marche militaire], « se recharger », « marcher à plein régime », « démarrer » [*anlaufen*], « réviser » [*überholen*], « introduire » [*hineinschleusen*], « extraire » [*herausschleusen*], « monter » [*aufziehen*], être « en bonne voie », « à pleine charge » [*voll ausgelastet*], et ainsi de suite.

### **METAPHORES DU FÜHRER : LE FÜHRER EST LE SAUVEUR**

Dans la remarque de V. Klemperer sur « l'obéissance inconditionnelle » au Führer, est révélateur le caractère central, organisateur, de cette figure du souverain qui se présente systématiquement comme *le Sauveur*. La métaphore *Hitler est le Sauveur*, souvent présentée sous la forme de l'épithète ou de l'antonomase (figure rhétorique que Michel Le Guern rapproche de la métaphore), donne lieu à une des deux figures d'opposition qui seront placées asymétriquement *hors système* — l'autre étant, comme nous le verrons, le Juif. La métaphore du Sauveur met en évidence le recours singulier du national-socialisme au modèle de la

---

<sup>20</sup> V. Klemperer, op. cit., p. 203.

<sup>21</sup> Ibid., p. 205. Je souligne.

communauté religieuse. On trouve ainsi des allusions multiples à la transcendance chrétienne, associées à des emblèmes, à des cérémonies, à des acclamations et à des routes de pèlerinage. Dans *Mein Kampf*, A. Hitler définit ainsi sa fonction : « *En me défendant contre le Juif, je combats pour défendre l'oeuvre du Seigneur*<sup>22</sup>. » De même, V. Klemperer note qu'A. Hitler employait des termes empruntés au Nouveau Testament : « Le 9 novembre 1935, j'écrivis : "Il appelait ceux qui étaient tombés à la Feldherrnhalle "mes apôtres" [...] et lors des funérailles on dit : "Vous êtes ressuscités dans le Troisième Reich" [...] Lors de son ascension triomphante, il dit à Würzburg (juin 1937) : "La Providence nous guide, nous agissons d'après la volonté du Tout-Puissant"<sup>23</sup>. »

*Mein Kampf* était appelé la *Bible* du national-socialisme. Dans cet ouvrage, A. Hitler identifie race et religion en faisant le rapprochement des qualificatifs *raciste* [*Völkisch*] et *religieux*. Il savait que la greffe du concept de Race dans une conception théologique était la voie pour la réalisation concrète de son programme politique. Mais loin de n'être qu'une *imperfection* nécessaire à son programme — c'est ainsi qu'A. Hitler le considérait —, ce cadre religieux, composé de tout un système de métaphores, organisa ce nouveau programme, structura l'expérience et fonda une réalité concrète : la guerre s'est transformée en « croisade », en une « guerre sainte du peuple ». À cette époque, affirme V. Klemperer, le Führer devient « un nouveau Christ, un Sauveur allemand » et « au nom du *Reich* est attaché quelque chose de solennel, une dignité religieuse » qui « recouvre un domaine supplémentaire [...], s'élève jusque dans le spirituel, jusque dans le transcendantal<sup>24</sup>. »

Jean Clair dit à cet égard qu'un *corps sans voix* dans le cinéma muet et une *voix sans corps* dans la radio ont été essentiels pour faire d'A. Hitler un « être surnaturel dont les manifestations sont indiquées par théophanies<sup>25</sup>. » La mise en scène organisée de chacune de ses apparitions, décrites par V. Klemperer, contribuait aussi à cette aura : « En un certain sens, on peut considérer la place du marché solennellement décorée, la grande salle ou l'arène ornée de bannières et de banderoles, dans lesquelles on parle à la foule comme une partie constitutive du discours lui-même, comme son corps<sup>26</sup>. »

---

<sup>22</sup> A. Hitler, *Mon combat*, op. cit., p. 72.

<sup>23</sup> V. Klemperer, op. cit., p. 154.

<sup>24</sup> Ibid., p. 158, 159.

<sup>25</sup> J. Clair, *La responsabilité de l'artiste : les avant-gardes entre terreur et raison*, Paris, Gallimard, 1997, p. 38.

<sup>26</sup> V. Klemperer, *LTI*, op. cit., p. 83-84.

## METAPHORES DE DESHUMANISATION ET REIFICATION DE L'AUTRE : LE JUIF EST UN PARASITE

A. Hitler a établi dans *Mein Kampf* les bases d'une nouvelle conception *raciste* de l'État selon laquelle les habitants sont distribués en trois classes : citoyens, sujets de l'État (ou bien ressortissants) et étrangers. La naissance ne conférant que la qualité de simple *ressortissant*, l'individu doit établir exactement sa race et sa nationalité ; le titre de *citoyen*, avec les droits qu'il confère, n'est accordé en principe qu'au jeune homme de bonne santé et de bonne réputation, après qu'il a accompli son service militaire<sup>27</sup>. Quant aux individus qui n'ont pas le titre de citoyens, étant ressortissants ou bien étrangers, l'État allemand doit être spécialement vigilant : pour les étrangers, on opte pour une immigration choisie, en choisissant les individus désirables pour leurs qualités ; les étrangers indésirables qui se trouvent à l'intérieur des frontières de l'État allemand seront assimilés à des ressortissants non citoyens : « Car l'État doit faire une profonde différence entre les citoyens, soutiens et défenseurs de son existence et de sa grandeur, et ceux qui se sont fixés à l'intérieur des frontières d'un État pour y jouer seulement le rôle "d'utilités"<sup>28</sup>. » Le national-socialisme reprend la catégorie déjà existante d'*heimatlos* [apatride], la redéfinit et la place paradoxalement, en tant qu'élément exclu, au centre même du système : « Entre ces deux catégories fixes [citoyens et étrangers] se trouvent, à l'état sporadique, ceux qu'on appelle *heimatlos*. Ce sont des gens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir à l'un des États existant actuellement et qui, par conséquent, ne possèdent nulle part de droits civils<sup>29</sup>. »

Le peuple juif a été une figure qui a particulièrement représenté, durant les années du national-socialisme, la condition d'*heimatlos*, c'est-à-dire celle de ressortissant ou d'étranger sans droits civils. Comme le dit V. Klemperer avec un grand discernement, « Le Juif est l'homme le plus important dans l'État de Hitler : il est la tête de Turc et le bouc émissaire le plus populaire [...], sans le sombre Juif, il n'y aurait jamais eu la figure lumineuse du Germain nordique<sup>30</sup>. » Le Juif, même intégré, ne sera jamais considéré comme un Allemand car il n'appartient pas au même *corps* : ce corps le perçoit comme une *tumeur*, un *parasite* ou une *maladie* redoutable. Les métaphores du Juif comme un facteur de maladie, ainsi reliées, sont particulièrement visuelles, puissantes non seulement pour décrire mais pour donner forme à la peur antisémite moderne :

---

<sup>27</sup> A. Hitler, *Mon combat*, op. cit., p. 439.

<sup>28</sup> Ibid., p. 440.

<sup>29</sup> Ibid., p. 437.

<sup>30</sup> V. Klemperer, op. cit., p. 231.

Car, était-il une *saleté* quelconque, une infamie sous quelque forme que ce fût, surtout dans la vie sociale, à laquelle un Juif au moins n'avait pas participé ? Sitôt qu'on portait le *scalpel* dans un *abcès* de cette sorte, on découvrait, comme un *ver dans un corps en putréfaction*, un petit youtre tout *ébloui par cette lumière* subite [...] C'était une *peste*, une *peste morale*, pire que la *peste noire* de jadis, qui, en ces endroits, *infectait le peuple*. Et en quelles *doses massives* ce *poison* était-il *fabriqué* et *répandu*<sup>31</sup> !

Ces métaphores, utilisées dans toutes leurs variantes, sont exploitées systématiquement jusqu'à ce qu'elles constituent des expressions toutes faites et courantes dans le vocabulaire de tout un chacun, forment un cadre structurant l'expérience, et soient intégrées comme des vérités évidentes par ceux qui les utilisent. Ce qui attire l'attention dans les deux fragments précédents de *Mein kampf* c'est la juxtaposition de métaphores différentes mais proches et liées par la continuité des champs sémantiques ; ce système de métaphores se développe *en cascade*, une métaphore en appelant une autre : saleté – abcès – ver – peste – poison. Cette analyse permet de mettre en évidence une série de déplacements et de variations linguistiques qui ont lieu dans le discours pour ainsi décliner différentes formes d'une même figure et décrire une situation, posant le cadre dans lequel celles-ci devraient être appréhendées par le destinataire.

Cet ensemble de métaphores met en place une volonté d'indifférenciation de la nature et de la culture, de l'homme et de l'animal, et avec cela, il entérine une axiologie et un plan d'action qui aboutira à la néfaste « solution finale de la question juive en Europe ». Des expressions, courantes à l'époque, telles que « matériel humain », « élément », « récupération de cadavres », « abattre » ou « liquider », sont des termes froids utilisés à propos des ennemis afin de réifier l'être humain, comme le remarque V. Klemperer. Cette dépossession de la condition de *bios* que l'homme était censé avoir acquis par la vie politique — dépossession par laquelle celui-ci ne conserve que sa condition de simple vivant (qui est commune à l'animal) à l'intérieur même de la *polis* — est ce qui caractérise le *sujet* de l'État nazi. Comme le montre G. Agamben, cette sorte de vie animale est simultanément exclue et incluse depuis l'Antiquité dans la sphère de la *polis*. Mais dans l'État moderne du national-socialisme, cette vie nue qui devrait être transformée en bien-vivre, en vie qualifiée à l'intérieur de l'espace politique, prend le devant de la scène dans sa forme pure. Chose essentielle, dans ce système de

---

<sup>31</sup> A. Hitler, *Mon combat*, op. cit., p. 64 -65. Je souligne.

métaphores se pose la coexistence, dans un même moment historique, de deux figures polarisées : d'un côté, le Führer, voix vivante, présentée comme une voix sans corps ou, plus précisément, un « langage sans corps » et, de l'autre, le *musulman*, figure la plus extrême de l'*heimatlos*, un « corps sans langage<sup>32</sup> » — la figure du Juif et celle du musulman, dans le contexte propre des camps de la mort, étaient étroitement apparentées sans être identiques. Dans ce système, l'une des figures ne saurait pas exister sans l'autre. Le Führer est cette figure constituante d'un corps allemand unifié ; mais sans la constitution du Juif présenté comme corps-parasite exécration, ce corps allemand n'aurait pas pu exister. La constitution du corps juif (et derrière lui les tziganes, les malades mentaux, les homosexuels, les opposants politiques), celui-ci étant à la place de la vie nue exposée au meurtre, implique la production immédiate du corps allemand.

L'analyse de ce système de métaphores politiques met en relief deux propriétés générales des métaphores identifiées par G. Lakoff : le caractère systématique des métaphores, puisque celles-ci forment un réseau complexe d'expressions et de significations, et leur caractère « cohérent », étant donné que les métaphores conventionnelles sont cohérentes avec les valeurs dominantes d'une culture ou d'une vision du monde. Ces deux caractéristiques ainsi relevées touchent à un aspect essentiel que P. Ricoeur avait aussi identifié à partir de sa lecture des auteurs tels que Stephen Toulmin, Max Black et Stephen C. Pepper : la dimension d'analyse pertinente n'est pas celle de l'énoncé métaphorique isolé, mais celle du réseau complexe d'énoncés constituant un modèle de la réalité et que P. Ricoeur appelle « métaphore continuée ». Notre analyse des réseaux métaphoriques structurant le discours national-socialiste est donc une tentative d'analyser, sur le plan du discours politique, cette « déployabilité systématique » d'un modèle composé d'un réseau métaphorique. C'est le tout du réseau métaphorique qui projette un monde : « on peut s'attendre que la fonction référentielle de la métaphore soit portée par un réseau métaphorique plutôt que par un énoncé métaphorique isolé<sup>33</sup>. »

Concernant le mode de fonctionnement de la métaphore, la fonction référentielle de cette figure est restée pendant longtemps peu explorée, étant donné que traditionnellement on a considéré que son niveau de fonctionnement était purement sémantique : la métaphore porterait sur la substance même du langage, elle concernerait ainsi une relation interne entre

---

<sup>32</sup> Pour caractériser ces deux figures, j'emploie ici deux catégories repérées par G. Agamben dans l'organisation des démocraties modernes (« Non au tatouage biopolitique », *Le Monde*, 11 janvier 2004).

<sup>33</sup> P. Ricoeur, *La métaphore vive*, op. cit. p., 307.

les éléments de la signification. Par conséquent, on a peu exploré jusqu'à présent le rôle de la métaphore dans le discours politique, ce dernier étant considéré comme un discours éminemment référentiel – c'est pourquoi nous considérons les analyses de G. Lakoff comme étant novatrices dans ce domaine, bien que nous prenions des distances par rapport à l'approche conceptuelle de l'auteur. Ainsi, afin de resituer la fonction référentielle de la métaphore au coeur du discours politique, nous sommes remontés jusqu'à la *Rhétorique* d'Aristote — contrairement à d'autres études sur la métaphore qui privilégient presque exclusivement la *Poétique*.

Dans cet article, nous nous sommes employés à montrer que la métaphore, en tant que représentation linguistique, est non pas seulement génératrice de *sens* — comme on l'a traditionnellement affirmé —, mais qu'elle touche aussi au *référént* dans le monde. P. Ricoeur parle non seulement d'une fonction référentielle, mais d'une « portée *ontologique* du langage métaphorique. » Cependant, comme nous l'avons observé à travers l'analyse des métaphores du discours national-socialiste, la métaphore a plus qu'une *fonction référentielle* entendue dans le sens classique et objectiviste : elle ne se contente pas de désigner un monde extérieur, elle construit son référent. Ainsi, en même temps que nous reprenons l'idée de P. Ricoeur selon laquelle le langage métaphorique a une « portée *ontologique*<sup>34</sup> », nous ne souscrivons pas à la façon dont il la conçoit : la métaphore ne se limite pas à redécrire la « réalité en dehors du langage. » La métaphore ne désigne pas par détour un référent préalablement constitué, mais elle fabrique son référent à travers le double geste de désignation et de signification. Ici, la syntaxe joue un rôle essentiel. Comme le dit Jean-Jacques Lecercle dans *La violence du langage*, c'est la syntaxe qui donne force de vérité au contenu propositionnel de la phrase<sup>35</sup>. C'est donc la conformité de l'énoncé métaphorique aux règles syntaxiques qui produit un *effet de vérité* du point de vue de la référence et, ainsi, l'adhésion de l'interlocuteur. Cette capacité est exploitée par le discours politique : dans la temporalité linéaire et éphémère de ce discours, les phrases métaphoriques exigent, pour leur interprétation, une intuition immédiate, guidée (1) par le sentiment que l'énoncé est vrai parce qu'il est en adéquation avec les structures conventionnelles, en l'occurrence syntaxiques, de la langue, et (2) par un plaisir esthétique généré par le rapprochement surprenant d'objets éloignés. La compréhension rapide de l'énoncé métaphorique est donc déterminée par une adhésion émotive à la forme de celui-ci.

---

<sup>34</sup> Ibid., p. 108.

<sup>35</sup> J.-J. Lecercle, *La violence du langage*, Paris, PUF, 1996.

Une certaine analyse pragmatique de la métaphore semblerait enfin nécessaire afin de compléter cette analyse de la fonction ontologique de la métaphore dans le discours politique : celle-ci n'est pas seulement un phénomène de langage, ni un problème d'énoncés, mais aussi de discours, d'interlocution située dans le monde, dans un contexte culturel, social et politique donné. Le problème consiste à savoir comment penser le discours en tant que réalité complexe qui constitue une unité avec l'action — et donc non pas comme un fait appartenant à un registre extérieur à celui de l'action —, sans perdre de vue la complexité de la relation entre le discours et l'action comme deux formes de réalisation du sujet. La proposition de P. Ricoeur dans *L'idéologie et l'utopie* nous semble être utile face à ce problème : l'action semble contenir déjà en elle-même une médiation symbolique et, dans ce sens, elle est inséparable des processus discursifs.

### Références bibliographiques

- AGAMBEN Giorgio, *Homo sacer : le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1977.
- ANDERSON Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York, Verso, 1999.
- ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Gallimard, 1998.
- BLOCH Oscar, VON WARTBURG Walther (1932), *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 2002.
- CLAIR Jean, *La responsabilité de l'artiste : les avant-gardes entre terreur et raison*, Paris, Gallimard, 1997.
- DEWITTE Jacques, *Le pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Éditions Michalon, 2007.
- HITLER Adolf, *Mon combat*, trad. J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettes, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934.
- KLEMPERER Victor (1947), *LTI, la langue du troisième Reich*, trad. Élisabeth Guillot, Paris, Albin Michel, Pocket, 2003.
- LAKOFF George, JOHNSON Mark, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1985.
- LECERCLE Jean-Jacques, *La violence du langage*, Paris, PUF, 1996.

PERELMAN Chaïm, *L'empire rhétorique, Rhétorique et argumentation*, Paris, Vrin, 1977.

PLATON, *Cratyle*, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

RICOEUR Paul, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

RICOEUR Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, 1997.